

**Francia. Forschungen zur westeuropäischen Geschichte**

Herausgegeben vom Deutschen Historischen Institut Paris

(Institut historique allemand)

Band 32/2 (2005)

DOI: 10.11588/fr.2005.2.62175

---

Rechtshinweis

Bitte beachten Sie, dass das Digitalisat urheberrechtlich geschützt ist. Erlaubt ist aber das Lesen, das Ausdrucken des Textes, das Herunterladen, das Speichern der Daten auf einem eigenen Datenträger soweit die vorgenannten Handlungen ausschließlich zu privaten und nicht-kommerziellen Zwecken erfolgen. Eine darüber hinausgehende unerlaubte Verwendung, Reproduktion oder Weitergabe einzelner Inhalte oder Bilder können sowohl zivil- als auch strafrechtlich verfolgt werden.

Jörg SCHWEIGARD, *Aufklärung und Revolutionsbegeisterung. Die katholischen Universitäten in Mainz, Heidelberg und Würzburg im Zeitalter der Französischen Revolution (1789–1792/93–1803)*, Francfort/M., Berlin, Berne et al. (Peter Lang) 2000, 559 p. (Schriftenreihe der Internationalen Forschungsstelle »Demokratische Bewegungen in Mitteleuropa 1770–1850«, 29).

Cet ouvrage est l'édition légèrement remaniée d'une thèse de doctorat soutenue à l'Université de Stuttgart en 2000. Prendre en compte l'empreinte de l'*Aufklärung* pour comprendre l'enthousiasme avec lequel fut vécue la promesse d'une »ère nouvelle dans l'histoire de l'Humanité« n'est pas en soi particulièrement neuf. Il est vrai que l'historien d'aujourd'hui ne saurait échapper à cette association, si étroite en Allemagne, entre le mouvement des idées et l'histoire sociale. L'originalité de l'étude est ailleurs. J. S. prend pour objet ce corps social très particulier constitué par les professeurs et les étudiants de trois universités catholiques rhénanes (Mayence, Heidelberg et Würzburg). Il s'appuie sur une masse considérable de sources imprimées et non imprimées. À côté des revues (érudites et politiques, françaises et allemandes) et des journaux, des récits de voyage, des textes manuscrits glanés dans les archives d'État et celles des universités ainsi que dans celles des musées ou autres institutions culturelles, des fonds de correspondances etc., l'auteur utilise une documentation encore très peu exploitée, constituée par les »albums« personnels (*Stammbücher*) sur lesquels les étudiants inscrivaient pour un ami ou autre connaissance qui son nom, qui une pensée poétique, qui un apophtegme philosophique, voire, à partir de 1789, un propos ouvertement (ou non, cela dépendait du pouvoir de la censure) politique. À partir de ce vaste corpus, interrogé avec une minutie qui explique la taille de l'ouvrage (près de 560 pages ...), J. S. dégage la thèse d'une »politisation« de cette société universitaire rhénane où se mêlent professeurs, étudiants, membres des sociétés secrètes (franc-maçonnerie et Ordre des Illuminés) et des sociétés de lecture – au total un milieu beaucoup moins clos qu'on ne l'affirme souvent, ouvert aux influences françaises grâce à la proximité de Strasbourg, mais profitant aussi de la nécessaire mobilité culturelle générée par l'émiettement territorial, particulièrement caractéristique de cette région. Les trois universités étudiées ont des points communs: leur catholicisme, l'importance du statut juridique, la relative similitude de l'environnement social, leur appartenance à de »petits États«. Mais elles présentent aussi des différences non négligeables: tandis que Mayence et Heidelberg sont assez ouvertes aux Lumières, Würzburg cultivera plutôt un modérantisme assez prudent. Mayence jouera par ailleurs, du fait de l'occupation française, le rôle d'un véritable laboratoire d'expérimentation politique.

L'architecture de l'ouvrage s'articule autour du concept de »politisation«. Un chapitre d'introduction substantiel, après avoir énoncé la thèse proposée et présenté les sources, décrit l'arrière-plan qui structure le climat intellectuel, social et politique commun aux trois universités, ainsi que le phénomène (souvent cité, rarement étudié) de l'émigration politique à Strasbourg dès 1789 (avec un appendice sur Euloge Schneider). Viennent ensuite trois chapitres consacrés à chacune des universités et conçus selon le même schéma. Elles sont d'abord replacées dans leur cadre territorial spécifique. C'est ensuite leur rapport aux Lumières qui retient particulièrement l'attention de l'auteur, tant sur le plan de questions générales (comme, par exemple, la réforme du système universitaire ou les débats théologiques) que sur celui de la résonance des événements révolutionnaires. Ainsi se trouve amenée chaque fois quasi naturellement la thèse centrale du livre, celle d'une politisation (»au moins momentanée«, p. 500) des professeurs et des étudiants de ces trois universités catholiques. J. S. analyse minutieusement les textes, dont il présente ample moisson: essais en tout genre, proclamations (pas toujours diffusées, d'ailleurs), brochures, notations inscrites dans les »albums«, etc. Il n'est pas possible ici de les citer tous, ni non plus les noms qui s'y rapportent (dont quelques-uns, d'ailleurs, sont connus, ainsi Johann Benjamin Erhard à Würzburg, ou les »clubistes« mayençais). Un dernier chapitre présente une synthèse des résultats obtenus.



J. S. se garde bien de tomber dans ce qui fut un temps le péché mignon de certaines études portant sur les »jacobins allemands« et d'accrocher le concept de »politisation« à une idéologie prédéterminée qui n'attribuerait le label »politique« qu'à des idées ou à des revendications calquées sur le modèle français, décrété seul correct. Certes, la Déclaration du 26 août 1789 est lue par les professeurs et les étudiants comme un texte fondateur qui invite à l'action. Les idées de Robespierre sur l'Être Suprême, le cosmopolitisme, le patriotisme, la liberté: autant de thèmes qui suscitent débats et prises de positions, voire (dans quelques cas tout de même assez rares) entraînent facilement une accusation de conspiration (par exemple celle d'un certain Karl Moritz Fabricius à Würzburg). Les propos analysés montrent avec quel »enthousiasme révolutionnaire« (pour reprendre le titre de l'ouvrage) a été vécu l'espoir d'un monde radicalement nouveau, qui semblait se délivrer de tous les conformismes (en particulier religieux) qui étouffaient une génération jeune et instruite. L'ouvrage met par ailleurs en lumière les liens transversaux qui relient les trois universités entre elles ou avec l'extérieur (y compris la France révolutionnaire elle-même).

On aimerait toutefois que l'empathie latente souvent perceptible tout au long du livre soit accompagnée de quelque distance critique, ce qui n'est pas toujours le cas. Si J. S. ne découvre aucune tentative réelle de renversement des autorités en place, c'est parce que précisément de telles tentatives n'ont pas eu lieu, et il aurait pu être intéressant de se demander pourquoi, car la question n'est pas aussi simple qu'il y paraît. Le cas de Mayence, malgré l'intérêt considérable que revêt ce premier essai de république allemande, n'est pas transposable à l'ensemble du corps germanique. Si les Français ne s'étaient pas emparés de la ville, l'Électeur aurait bénéficié d'une sereine vieillesse. En ce sens, le livre amplifie plus qu'il ne renouvelle une constatation déjà ancienne: la Révolution française n'a pas laissé les Allemands de glace. Mais reste l'autre question, à laquelle on n'a pas encore trouvé de réponse définitive: comment expliquer qu'ils n'ont pas »fait la révolution«, si l'on excepte Mayence, et encore! On oublie que si Andreas Hofmann resta républicain jusqu'à sa mort (en 1849, à l'âge de 97 ans), Georg Wedekind se laissa conférer le titre de baron par le roi de Bavière en 1809, ce dont il le remercia par un gros ouvrage en deux volumes, lui qui avait tant fustigé la noblesse! Affirmer qu'il ne prit »plus tard« ses »distances« que par rapport à la Terreur, mais non »par rapport aux principes du jacobinisme« (p. 128) est lui rendre un hommage plutôt déplacé.

La politisation que décrit J. S. est en fait d'abord un »climat«. En ce sens, le terme d'»enthousiasme« est finalement pertinent: il fait de l'adhésion à la Révolution une affaire de sentiment autant que de réflexion. Il est aussi, il faut le souligner, le fait de l'âge: telle formule enflammée sur la France »seule patrie de la liberté« adressée à un »ami très cher« reflète davantage la vitalité de la jeunesse que l'intention réelle de participer aux événements (ce que certains, cependant, ont fait en émigrant en France). Ce que les étudiants et, parfois avec le même enthousiasme, les professeurs de ces universités rhénanes ont apporté à la pensée politique allemande, c'est une dimension qu'elle n'avait pas encore, celle d'une réflexion utilisable pour l'avenir parce qu'elle parlait de liberté. On le savait des universités protestantes, il était bon de le relever à propos des universités catholiques. J. S. fait remarquer aussi qu'à partir de ces années 1789–1800, le »cours« (*Vorlesung*) sera un vecteur majeur pour la transmission à la jeunesse universitaire d'une conscience politique – quelle que soit la direction dans laquelle elle se déploiera (pensons à Fichte). Mais ceci est une autre histoire ...

Pierre-André BOIS, Reims